

C

# ÉLOGE

DU C.<sup>en</sup> DUFRESNE,

Conseiller d'État, Directeur général  
du Trésor public.

---

30 Pluviôse an 10.

*Depes' Douville, 1<sup>er</sup> Commis  
Cassandre N.ale, B.<sup>au</sup> du 3.<sup>e</sup> Administrateur.*

1864

W. C. DUFFY

of the County of

for the year 1864

W. C. DUFFY  
1864

# COPIE

## DE LA LETTRE DU PREMIER CONSUL AU MINISTRE DES FINANCES.

Paris, le 3 Ventôse an 9.

JE sens vivement, citoyen Ministre, la perte que nous venons de faire du Conseiller d'état *Dufresne*, Directeur du Trésor public.

L'esprit d'ordre et la sévère probité qui le distinguaient si éminemment, nous étaient encore bien nécessaires.

L'estime publique est la récompense des gens de bien. J'ai quelque consolation à penser que, du sein de l'autre vie, il sent les regrets que nous éprouvons.

Je desire que vous fassiez placer son buste dans la salle de la Trésorerie.

Je voue salue affectueusement.

*Signé* BONAPARTE.

COPIE

DE LA LETTRE DU PRÉSIDENT DU COMITÉ

AU MINISTRE DES FINANCES

*Nota.* Le buste a été placé dans une des salles du Trésor public le 30 pluviôse, et c'est à cette occasion que l'éloge qu'on va lire a été composé. Le statuaire chargé de faire ce buste n'a jamais vu le C.<sup>en</sup> Dufresne; mais les amis de cet homme recommandable lui ont décrit ses traits, l'habitude et le caractère de son visage et de sa personne. Le génie de l'artiste a fait le resté; et tous les amis du C.<sup>en</sup> Dufresne reconnaissent qu'il était impossible de mieux réussir.

SIGNÉ BONAPARTE.

# ÉLOGE

DU C.<sup>en</sup> DUFRESNE.

---

LE premier Consul a ordonné que le buste du C.<sup>en</sup> *Dufresne* serait placé dans l'enceinte du Trésor public. Il a voulu honorer ainsi la mémoire d'un citoyen qui avait rendu des services à l'État dans une partie importante de l'administration, et exciter en même temps l'émulation dans le cœur de ceux qui entreraient dans la même carrière.

Le premier objet est rempli. Le nom de *Dufresne* ne peut plus tomber dans l'oubli : ce citoyen est associé au petit nombre de ceux qui, dans des temps difficiles, ont bien mérité de la patrie. Sa gloire est assurée ; et quel plus beau titre à la gloire qu'une distinction rare, décernée par un premier magistrat si bon juge en tout genre de gloire ?

L'autre objet que le premier Consul s'est proposé ne serait pas rempli, si, contents de reconnaître sur le marbre la figure et les traits de l'homme que nous regrettons, nous négligions de consigner à ceux qui nous suivront, et de tracer, pour notre usage, un tableau succinct de sa vie publique, des qualités qui

formaient son caractère, et des principes qui dirigeaient son administration.

La vertu, quelque part qu'elle se montre, a droit à nos hommages : il est vrai de dire cependant qu'elle brille d'un éclat plus vif, qu'elle excite une plus grande admiration, lorsqu'on l'aperçoit dans le lieu où l'on n'aurait pas été le plus tenté d'en faire la recherche; parce que l'on suppose que, pour s'y maintenir, elle a eu plus de combats à livrer, plus de difficultés à surmonter. Qui se serait attendu que dans un siècle de corruption, où les jouissances corporelles étaient regardées comme le plus grand bien, où l'or qui peut les procurer était le mobile universel, au milieu de ceux même qui font de la richesse leur unique idole, il contracterait l'habitude d'une probité intacte, du plus parfait désintéressement, et, pour ainsi dire, l'amour de la médiocrité des biens? De quelle force d'ame ne faut-il pas être doué pour se préserver de la contagion de l'exemple, lutter contre le torrent de l'opinion publique, et apprendre de bonne heure à se défier des faveurs de la fortune? Comment reconnaître, avant le temps de l'expérience, que, loin d'assurer le bonheur de ceux qui les ont obtenues, elles deviennent en quelque sorte des instrumens de torture, en allumant dans leur ame des desirs insatiables, et en

les tenant perpétuellement travaillés de la soif de jouir et de la crainte de perdre ? Mais ces notions , puisées par *Dufresne* dans son propre fonds , et affirmées par ses observations journalières , devinrent la règle fondamentale de sa conduite à toutes les époques de sa vie. Parvenu successivement , par son application et ses lumières , à un grade élevé , il redoubla d'activité , étendit sa vigilance sur toutes les branches de la fortune publique , et mit en dernière ligne le soin de la sienne.

Lorsqu'après de violentes secousses et une longue anarchie , un Gouvernement réparateur voulut mettre un terme aux brigandages qui avaient tari presque toutes les sources du trésor public , ses regards se portèrent sur *Dufresne* , comme sur l'homme le plus propre , par son intégrité , ses lumières , sa fermeté et sa prudence , à y ramener l'ordre et à lui rendre par degrés une nouvelle existence. Il sentit toute la pesanteur du fardeau ; mais il envisagea sans effroi toutes les résistances qu'il aurait à combattre , toutes les difficultés qu'il aurait à vaincre.

Il n'y a qu'un homme chargé de garder les avenues de ce temple de la Fortune , qui puisse se faire une idée de la fureur aveugle avec laquelle les nombreux aspirans aux faveurs de la déesse , se heurtent , se pressent , se renversent , et s'acharnent

à s'entre-détruire. Rassemblant dans le silence autour de lui quelques anciens fonctionnaires irréprochables, il parvient, avec leur secours, à éloigner ceux qu'il juge inutiles ou nuisibles; il modère les prétentions de ceux qu'il croit devoir conserver en place; il les assujettit à un ordre strict, ainsi qu'à un travail régulier. Ce qu'il ambitionne avant tout, c'est de faire germer l'esprit de désintéressement sur ce sol où la cupidité avait jeté de si profondes racines : sa seule présence devient un puissant correctif de l'amour des richesses, en montrant combien il est glorieux et utile de savoir s'en passer. L'opinion, bien établie, que son œil vigilant pénètre tout, que sa sévérité n'a jamais pardonné, étouffe dans leur naissance tout projet, toute spéculation qui n'oserait se produire au grand jour. Attentif, jusqu'au scrupule, sur l'admission et l'avancement de ses nombreux coopérateurs, il n'en reçoit aucun dont la conduite puisse rappeler des souvenirs incertains ou fâcheux; chaque promotion devient un titre honorable; et l'admission même est une distinction qui entre pour quelque chose dans le salaire. Il veut que chacun sache qu'un homme arrivé pauvre jusqu'à ce dépôt de la fortune nationale, doit s'en retirer pauvre, et que c'est une honte de s'y être enrichi. Cette règle s'applique sans exception à tous les distributeurs



des deniers publics, depuis le comptable chargé des plus importans maniemens, jusqu'au dernier agent de l'épargne. Il entend que l'or et l'argent passent par leurs mains comme le grain dans celles du laboureur qui ensemence un champ, sans qu'elles en retiennent la moindre parcelle.

Il sait qu'un chef de bureau qui s'est permis une irrégularité, tombe à la discrétion de celui de ses commis qui en a connaissance; et qui s'en permettra de plus grandes auxquelles il sera forcé de conniver; que l'exemple de ce dernier en corrompra d'autres; que le préjudice devient de la sorte incalculable; et que le seul moyen d'arrêter la contagion est de se montrer inexorable envers tout délinquant. Ainsi la rigidité de *Dufresne* était un autre trésor placé en avant de celui dont il avait la garde; et cette arrière-pensée, *si le Directeur général l'apprenait!* a dû valoir des millions à l'État.

Les vertus dont nous venons de rendre compte, le désintéressement, la vigilance, l'austère probité, étaient si naturelles en lui, ou s'étaient si profondément enracinées par un long exercice, qu'elles ne lui coûtaient aucun effort. C'est pour s'en écarter un seul instant qu'il aurait eu à faire un effort contre nature. Que dis-je! aucune puissance au monde n'eût pu le contraindre à violer ces grandes et saintes obligations.

Il est une autre vertu plus essentielle encore à un homme public , puisque sans celle-ci elles sont toutes exposées à dégénérer en vices ou en abus. Je parle de la justice , base de toute société. Mais , nous le dirons sans hésiter , l'exercice ne lui en était pas toujours également facile. Né sensible et bon , ce n'était que par un travail pénible et douloureux qu'il s'était rendu inflexible et inexorable ; et l'extrême sévérité avec laquelle il punissait des fautes que d'autres n'eussent pas trouvées entièrement impardonnables , lui causait à lui-même de cruels déchiremens : il s'en consolait par la pensée que de pareilles leçons étaient absolument nécessaires pour tenir dans le devoir ces ames molles , sans énergie , qui ne sont gouvernées que par le ressort de la crainte. Heureux encore , s'il eût pu tempérer , par quelques adoucissemens , les réponses qu'il était obligé de faire à une multitude de demandes et de réclamations de toute nature , mais auxquelles il n'était pas en son pouvoir de satisfaire ! Combien de fois ces paroles ont retenti à son oreille : « Et vous aussi vous avez été malheureux ! » Et quelle douleur de n'avoir en réponse à offrir que des efforts , des vœux ou des espérances ! Car lorsqu'après une aussi grande subversion , l'on se propose de revenir à l'ordre , ce ne peut être qu'à pas lents et par degrés , en se précautionnant

contre tous les changemens brusques, qui, bien que fondés sur la justice, pourraient causer de nouveaux ébranlemens. Dans une semblable position, l'homme d'État borne son ambition à alléger le poids du malheur et de l'injustice. Mais la marche qu'il s'est une fois tracée, doit être constante et uniforme. Point d'exceptions, point de faveurs; ses proches, ses amis, ceux même qui par des services antérieurs croiraient avoir des droits à sa reconnaissance, ont perdu tout crédit, et lui deviennent absolument étrangers dans les fonctions de son office. De quel droit lui demanderaient-ils ce qui n'est point à lui, ce que l'équité lui défend? S'ils sont, à son égard, ce qu'ils veulent paraître, ils s'applaudiront et s'honoreront de leurs liaisons avec un homme intègre, digne de la confiance et de l'estime de ses concitoyens; et ils se garderont soigneusement de rien tenter qui puisse lui ravir des biens si précieux. S'ils s'y étaient exposés, ils ne lui sauraient point mauvais gré de ses refus : ceux qui s'en montreraient offensés, ou qui continueraient de le tourmenter par des sollicitations importunes, se pareraient d'un faux titre.

Mais ses vrais amis se garderont de le bannir ainsi de leur société; et pour l'assurer que leur amitié durera encore quand il sera sans pouvoir, ils ne lui

demandèrent rien que la règle interdise, pendant qu'il peut beaucoup.

Dans la distribution des emplois, il n'accordera rien à la protection. En résistant aux plus puissantes, il se donne des armes pour les repousser toutes. Ses choix, motivés par les services et la capacité, n'exciteront ni plaintes ni dégoût, puisque la justice rendue aujourd'hui à l'un, est une garantie qu'elle le sera un jour aux autres. Cette garantie est nécessaire pour les attacher à leurs fonctions, pour les porter à s'y rendre irréprochables, et elle fait dépendre d'eux-mêmes leur stabilité dans leurs places.

Dans l'ébauche que je trace, d'après la conduite de *Dufresne*, des qualités de l'homme public, je ne dois pas en omettre deux tellement essentielles, que je rougirais d'en faire mention, si l'on pouvait croire que j'y aie cherché la matière de son éloge; et si des circonstances qui par bonheur sont déjà loin de nous, n'en faisaient tout le prix.

Une simple promesse de *Dufresne* valait un contrat dans les affaires qui ressortissaient à son administration. Point d'équivoque, point de réticence. On n'a jamais entendu dire par ceux qui le quittaient : Ne nous trompe-t-il point ? On ne disait pas même : Pourra-t-il tenir ce qu'il promet ? Il était toujours prêt à retourner dans sa retraite, plutôt que d'y manquer.

Il fut long-temps dépositaire et maître du secret de ces importantes opérations qui préparent et fixent quelquefois le cours de la place, qui font varier les valeurs, qui les élèvent, qui les abaissent. Il savait, la veille, qu'un effet avili reprenait faveur le lendemain. Il suivait de l'œil les aberrations des uns; il observait la marche plus adroite et l'astuce des autres. Combien de fois il pénétra, sans le témoigner, le but d'une question insidieuse! il mesurait alors ses réponses, et même son silence. Il vit d'un œil tranquille les orages de la bourse, les naufrages et les succès de ceux qui s'embarquent sur cette mer semée d'écueils; il sentait combien il serait honteux à un homme public de se mesurer avec des armes inégales, contre ceux que l'amour du gain attire dans cette lice, et d'opposer des notions certaines à des combinaisons souvent fausses. Il savait enfin que l'homme public qui aurait pu se tromper une fois sur des événemens qu'il aurait calculés dans les chances de sa fortune, serait bientôt entraîné à diriger et à susciter des événemens contraires, et à faire fléchir l'intérêt national sous son intérêt privé. Ainsi la plus grande indifférence pour les jeux de la hausse et de la baisse des fonds publics; ainsi point d'achat, point de vente de ces valeurs dont il avait le gouvernement, pas même

sous le futile prétexte d'en relever le prix ; nul intérêt enfin , sinon l'intérêt supérieur de concourir à l'affermissement du crédit par la rectitude et la sagesse de ses opérations.

Rapportons maintenant quelques-unes de ses maximes les plus familières ; elles exposeront , mieux que de longs discours , sa doctrine sur les objets importants dont il était sans cesse occupé.

« L'État le plus fermement assis , est celui qui  
» emploie le plus d'hommes vertueux et capables. »

« Si mes concitoyens me confient un dépôt , il  
» convient qu'il soit encore plus en sûreté dans mes  
» mains que dans les leurs , et qu'ils dorment en  
» paix quand je veille. »

« Le choix des hommes les plus probes et les plus  
» exercés pour les fonctions de comptables , est une  
» économie incalculable pour le trésor public. »

« Il y a encore beaucoup de comptables dignes  
» d'estime ; je les reconnais aisément au peu d'oc-  
» cupation qu'ils me donnent. »

« L'impunité d'un comptable devient une sau-  
» garde pour tous ceux qui seront tentés de lui  
» ressembler : une pareille indulgence serait un délit  
» envers les créanciers de l'État , et envers les con-  
» tribuables. »

« La bonté d'un homme public , c'est la justice. »

« La justice d'un homme public ne doit avoir  
 » d'autres limites que celles des moyens dont la  
 » société lui a confié l'emploi. »

« Beaucoup de personnes en place aiment les  
 » agens qui ne trouvent rien difficile ; mais ces gens  
 » qui savent si bien aplanir les difficultés, font tous  
 » leur fortune et ruinent ceux qui s'en servent. »

« Tout ramène à l'exactitude arithmétique dans  
 » les opérations du Trésor public. Il m'est plus aisé  
 » mille fois de donner des états sincères, qu'il ne le  
 » serait d'en composer de faux. La tâche d'un  
 » homme qui n'a point à tromper est facile et satis-  
 » faisante. Celle d'un homme qui a quelque chose  
 » à cacher , est remplie de peines et de difficultés. »

*Dufresne* distinguait, à des marques certaines ,  
 un bon comptable d'un comptable infidèle. Le pre-  
 mier sait qu'il n'est que le dépositaire des deniers  
 publics ; content des bénéfices légitimes qui lui  
 sont attribués, il est toujours prêt à rendre compte  
 de tout ce qu'il a reçu : ses registres sont tenus  
 avec ordre et clarté. Il ne fait point attendre les  
 renseignemens périodiques qu'il doit au Gouver-  
 nement ; sa caisse s'ouvre à toutes les vérifications  
 qui lui sont demandées, et les fonds n'en sont  
 jamais divertis. Il ne craint point des vérifications  
 imprévues ; il sait que les inspecteurs les plus sévères

et les plus intègres rendront un témoignage honorable de sa probité : il n'a rien à leur dissimuler, et chez lui leurs travaux ne sont jamais de longue durée. Ses chefs ne prononcent point son nom sans y joindre un témoignage de confiance et d'approbation. Il augmente son patrimoine lentement, mais sans honte. Ses concitoyens voient sans envie croître sa modeste fortune ; et leur estime est une récompense magnifique de sa modération.

Combien la situation d'un mauvais comptable est différente ! un désordre affecté règne dans ses livres ; sa correspondance est confuse , et de longues explications lui sont fréquemment nécessaires. Si leur obscurité rend indispensable la présence d'un inspecteur long-temps et à chaque instant redouté, il cache difficilement le trouble où le jette l'arrivée subite de ce censeur incorruptible ; il feint d'être offensé de ces justes précautions ; il s'écrie qu'on le déshonore , qu'on lui ôte tout crédit, que les affaires en souffriront. Il achète des protecteurs, en partageant avec eux ses bénéfices illégitimes ; il tâche , par le luxe de sa maison , de se concilier des partisans et des prôneurs ; il dissimule en même-temps l'emploi du butin qu'il a fait ; il le disperse et le déguise sous différentes formes : ses sollicitudes , ses alarmes , les soins qu'il donne à tant d'affaires



privées, le détournent de ceux qu'il doit à la chose publique. Sa cupidité satisfaite fait bientôt son plus cruel tourment ; car tôt ou tard il faudra compter, il faudra renoncer, et renoncer avec honte, à ces biens mal acquis ; peut-être même une faillite criminelle le punira de son avarice, et les tribunaux proclameront et ses vols et son infamie.

*Dufresne* était fermement persuadé, et nous le sommes comme lui, que la passion de s'enrichir peut être contenue dans des bornes légitimes ; qu'on peut arriver à la fortune sans avoir abdiqué les sentimens généreux et sans être étranger à l'amour de la patrie. Il pensait que ceux-là aussi qui diminuent volontairement leurs avantages dans la vue de diminuer en même temps les pertes du Trésor, qui associent, pour ainsi dire, leurs intérêts à ceux de l'État sans l'accabler du poids de leurs services, ont bien mérité de la République. Il connaissait plusieurs de ces citoyens recommandables. Il désirait ardemment de propager dans la banque et la finance ces dispositions libérales. D'autres mains n'auraient fait qu'élever l'édifice dont il avait préparé les plans.

En traçant, d'après la conduite de *Dufresne*, les devoirs d'un homme public, en rappelant les maximes de ce directeur général, je ne me suis point attendu qu'elles obtiendraient l'approbation

universelle. Quelques-uns penseront y voir une ambition d'austérité incompatible avec nos mœurs ; ils ne manqueront pas de dire que cette rigidité de principes, qui a pu être de mise chez des peuples agrestes ou dans des sociétés naissantes, répugne à l'esprit et aux habitudes d'une nation justement renommée par son aménité, son élégance et son urbanité ; qu'aujourd'hui ces fantômes appartiennent au pays des fictions ; que tout individu , à plus forte raison tout homme public , est tenu de se conformer à l'esprit, aux manières et aux usages de son siècle et de son pays , sous peine de se rendre haïssable et ridicule.

D'autres , faisant consister le bonheur dans les amusemens , le plaisir et les jouissances qui peuvent s'obtenir à prix d'argent , seront effrayés du modèle que nous venons de leur présenter , et jugeront en eux-mêmes que si *Dufresne* a rendu des services à ses concitoyens , il s'est bien mal partagé lui-même en menant une vie si triste et si misérable ; et comme rien ne mérite d'entrer en compensation avec le bonheur , ils se sentiront , malgré tous les honneurs rendus à sa mémoire , beaucoup plus disposés à le plaindre qu'à le suivre.

Nous répondrons aux premiers , que l'aménité, l'indulgence et la bonté , sont des qualités précieuses dans le commerce de la vie privée ; mais bien dan-

gereuses dans un homme public, parce qu'elles sont inconciliables avec ses devoirs : car, s'il craint d'affliger ou de faire des mécontents, comment résistera-t-il à cette foule de sollicitations et de demandes injustes dont il est perpétuellement assailli ? S'il est facile à pardonner, comment arrêtera-t-il les fraudes et les brigandages de quelques-uns des agens qui lui sont subordonnés ? Les coupables connaissent toutes les avenues qui conduisent jusqu'à lui : c'est l'or à la main qu'ils chercheront des patrons ; chaque faute aura son tarif, et toute grâce son prix convenu.

On ne sait pas assez quelle est la puissance de ceux qui ont élevé leur fortune sur les ruines de la fortune publique : c'est avec les armes dérobées au Trésor qu'ils reviennent l'attaquer. Voulez-vous les poursuivre ? craignez que bientôt ils ne deviennent eux-mêmes les assaillans. Ils s'emparent de tous les défilés ; ils investissent, ils cernent, ils assiègent celui qui parlait de les réduire ; et souvent le poste qu'il croyait le mieux défendu, est le premier dont ils parviennent à s'emparer. Quelle digue opposera-t-il alors au débordement d'une insatiable cupidité, qui s'accroît par ses premiers succès, et finit par ne rougir de rien ? Est-il naturel de supposer qu'un chef désarmé puisse se défendre contre des ennemis si nombreux et si opiniâtres ? Laissez-lui donc le libre usage de ces

armes , toujours victorieuses de la fraude : une surveillance active , une juste défiance de lui-même , une rigidité de principes et de caractère , qui ne lui permettent , en aucun temps et par aucune considération , de se dévoyer du sentier étroit de la justice. Heureux , cependant , si , obligé de se méfier ainsi de ses propres forces , il a trouvé autour de lui des amis dignes de toute sa confiance ! Et *Dufresne* a , sans doute , joui de ce bonheur.

En vain prétendra-t-on que ces vertus antiques sont déplacées parmi nous : il n'a jamais dépendu des hommes de changer la nature des choses , et de faire que ce qui était honnête et louable , soit devenu honteux et ridicule ; et s'il était prouvé que la foi publique , l'intégrité et la justice , qui sont les fondemens de l'ordre social , dussent être aujourd'hui regardées comme des êtres chimériques , et ne fussent plus parmi nous que de vains noms donnés à des divinités fantastiques , il faudrait en même temps reconnaître que nous ne sommes plus susceptibles d'aucune forme de Gouvernement. Les vertus , lorsqu'elles ont brillé avec éclat chez les peuples anciens comme chez les modernes , ont blessé les yeux de l'envie , et n'ont pu se dérober à la haine et aux persécutions des méchans : mais un homme solidement vertueux n'en a jamais ressenti d'effroi ,

et son zèle ne s'en est point ralenti. Il sait, d'une part, qu'il faut consentir ou à en être haï ou à leur ressembler ; et dans cette alternative, son choix n'est point douteux : d'une autre part, il se tient assuré que leurs complots ne peuvent lui enlever les seuls biens dont il fait cas ; c'est sa propre estime et celle des hommes qui lui ressemblent ; et dussent ses ennemis parvenir à égarer l'opinion publique, ce prétendu triomphe serait de courte durée. Quel ministre des finances fut jamais plus haï, plus calomnié, plus ridiculisé que *Sully* ; et quel nom parmi nous a été couvert de plus de gloire et accompagné de plus de bénédictions ?

Je dirai à ceux qui croient que la félicité est dans la possession des richesses : Vous avez raison de chercher le bonheur, et de croire que rien n'est capable d'en compenser la perte ; mais prenez bien garde de le placer où il n'est pas : autrement, plus vous vous presserez pour l'atteindre, et plus vous vous en éloignerez. Il ne réside point, comme un vulgaire inconsideré a pu se l'imaginer, dans l'inertie et l'intempérance, les amusemens et les plaisirs sensuels. Pour vous en convaincre, observez la condition des personnes de votre connaissance qui s'y livrent avec le moins de réserve ; et, sans vous en tenir aux apparences, pénétrez aussi avant qu'il vous sera possible dans

leur intérieur ; calculez de combien de mécomptes, de satiété et de dégoût chacune de ces jouissances est accompagnée ou suivie ; quel vide elle laisse dans leur âme ; combien la journée leur paraît longue ; avec quelle ardeur ils se fuient eux-mêmes sans parvenir à pouvoir s'éviter ; avec quelle anxiété ils cachent leur conduite, s'ils ont des ménagemens à garder avec la société ; dans quel avilissement ils tombent, s'ils bravent les jugemens du public ; avec quelle humiliation et quel repentir ils soutiennent la comparaison et la vue de ceux dont ils auraient pu, en suivant une autre route, partager la considération et les honneurs. Comparez à cette vie celle d'un homme actif, modéré dans ses desirs, n'attendant rien que de son travail, ou plutôt s'oubliant entièrement pour ne s'occuper que de l'intérêt commun ; la vie du C.<sup>en</sup> *Dufresne*, en un mot, envisagée dans son ensemble aux différentes époques de sa carrière. Considérez-le promu de grade en grade jusqu'à une place distinguée, sans sollicitations, sans intrigues, goûtant la satisfaction pure de n'avoir jamais essuyé un refus, et de ne devoir ses avancements successifs qu'à l'estime de ses supérieurs, et au besoin qu'on avait de ses lumières. Voyez-le, jeune encore, honoré de la confiance des ministres, secondant avec zèle leurs projets ;

mais prêt à les combattre ouvertement lorsqu'ils lui paraissaient s'écarter des règles sévères dont il s'était fait une loi. Suivez-le dans la retraite; et observez bien quelle sécurité, quel calme imperturbable, quelle tranquillité d'ame, donne, au milieu des plus violens orages, le témoignage d'une conscience pure et d'une conduite irréprochable. Figurez-vous ensuite la joie qu'il dut goûter lorsqu'au premier signal du retour à l'ordre, il fut désigné par la voix publique comme un des hommes le plus en état de le faire revivre dans la partie de l'administration où si long-temps sa doctrine avait été méconnue. Portez vos regards sur ses derniers momens : notre premier Magistrat voulut lui-même en adoucir l'amertume, et par sa présence et par ses consolations. Jugez aussi quel baume salutaire dut verser sur ses souffrances la conviction intime qu'il avait rempli, peut-être même surpassé, l'attente de ceux qui lui avaient confié une branche si importante de l'administration, et qu'il laissait après lui des traces honorables de son existence. En considérant donc que l'auteur de la nature a attaché à chaque action honnête, à l'accomplissement de chaque devoir, une satisfaction intérieure qui en est la récompense ; que la vie entière du C.<sup>en</sup> *Dufresne* n'a été qu'une suite cons-

tante d'actes de dévouement , de services rendus à la république dont il était membre, décidez vous-mêmes si son sort ne mérite pas d'être envié , et si vous avez connu un mortel plus heureux pendant sa vie , plus digne de l'être après sa mort.

Que dis-je ! il n'est point mort , puisqu'il continuera de coopérer avec nous à toutes les améliorations dont est encore susceptible cette branche d'administration que ses soins ont fait fleurir. En portant nos regards sur l'image de ce respectable citoyen , nous nous rappellerons ses travaux , ses vertus : nos cœurs se pénétreront d'une noble émulation et d'un saint enthousiasme. Si quelques-uns ne sentent point ces généreux élans , ils baisseront les yeux ; ils rougiront de leur lâcheté , et feront au moins quelques efforts pour vaincre leur tiédeur. Qu'ainsi la mémoire d'un homme de bien devienne aussi utile que l'a été autrefois sa présence.

Pour moi , en payant à ce bon citoyen un juste tribut d'éloges , je rends grâces au premier Consul, par qui j'ai pu louer la vertu sans danger ; et je tiens pour fortuné le temps où nous vivons , puisque de telles louanges ne peuvent plus être considérées comme la censure de ceux qui les entendent.